

LE CANAL DE L'EXIL

ALAIN ROBERT COULON

© copyright Alain Robert Coulon 1993

Même par les journées d'hiver les plus glaciales, on pouvait voir presque chaque jour, il y a quelques années encore, un peu avant sept heures du soir, un vieil homme, au pas lourd et heurté, sortir de la courte Impasse Saint-Eustache, dans ce quartier aux odeurs traînantes de légumes et de fruits trop mûrs, comme incrustées depuis des siècles dans le pavé, perpétuant le souvenir des anciennes Halles de Paris. Contournant l'église massive, sûr de sa direction, marchant comme un automate, sans sembler rien voir, il obliquait toujours brusquement vers la droite, inattentif, en apparence, aux mille détails qui, d'ordinaire, nous distraient dans les rues animées d'une grande ville.

Il continuait paisiblement son chemin.

Et pourtant, si, par un procédé de science-fiction, quelqu'un, parmi nos savants, avait disposé d'une machine ingénieuse et hautement perfectionnée pour lire dans les cerveaux, on aurait pu constater qu'en fait, secrètement, à l'insu des passants, rien ne lui échappait.

Il saisissait tout. La moindre silhouette, croisée sur le trottoir, laissait quelque trace dans l'une des connexions de ses cellules cérébrales. Non seulement l'intensité des lumières, dans les cafés et restaurants familiers, mais jusqu'à l'humeur du jour d'un patron, ou d'un serveur, entr'aperçus en un éclair derrière une vitre, le nombre des clients perchés sur de hauts tabourets, au comptoir du Cochon d'Or, et naturellement, les grands titres des journaux du soir, au kiosque voisin, tout était enregistré, assimilé discrètement, et sans effort.

Il n'avait pas besoin, pour ce faire, de tourner la tête à droite et à gauche, encore moins d'entamer des conversations, de questionner en plus de l'atmosphère de la rue, les véritables êtres vivants.

Droit devant lui, il continuait son chemin.

Mais, à cette heure si importante, si mystérieuse de l'entrée de la nuit où un miracle banal et quotidien s'opère, ce vieillard avait perçu, en quelques secondes de trajet sur un trottoir, l'état d'esprit d'un quartier, le pouls des affaires, le bilan du jour d'un peuple, et pour un peu, l'état de santé d'un pays, la température politique de la semaine, tous les arcanes, en un mot, de la saison.

Par la rue Coquillère et la rue de Vrillère, cet étrange passant se dirigeait, régulièrement, vers le haut des jardins du Palais-Royal, pour déboucher dans la rue des Petits-Champs, en longeant les grands murs de la Bibliothèque nationale.

Son pas lent était encore énergique et puissant. On sentait qu'une volonté de fer gouvernait ce corps, de stature pourtant très moyenne, ramassé sur lui-même, carré, toujours solide. De courtes jambes assuraient un centre gravité bas, garantissant un équilibre imperturbable.

Un observateur, néanmoins, qui aurait pris la peine de le suivre assez longtemps des yeux, aurait pu le surprendre, par moments, arrêté net au beau milieu du trottoir, sans raison apparente, comme une machine soudainement bloquée. On aurait dit qu'il obéissait, alors, à un feu rouge intérieur, que personne d'autre que lui ne savait apercevoir.

Il restait ainsi planté un bon moment, sans que l'on eût le moyen de comprendre exactement ce qui pouvait bien se passer en ces instants, soit dans les rouages invisibles de son ossature, soit au fond de sa cervelle.

Il est possible, tout bien considéré, qu'une sorte de ravissement s'emparait alors de lui, à son corps défendant et en pleine rue : une extase imprévue, sur un bout de trottoir de la rue Coquillière !

Lui seul, sur ce point, aurait pu s'expliquer clairement. Et c'est ce qu'il ne fit jamais, en tous cas à ma connaissance. Peut-être n'a-t-il pas voulu inquiéter ses proches, ses amis, ses familiers.

On en est donc réduit aux hypothèses.

Lui fallait-il, tout bonnement, reprendre haleine ? Mais en fait, encore qu'il fût sujet, vers la fin de sa vie, à des crises d'asthme, d'ordinaire il ne s'essouffait pas facilement. Non ! L'impression qu'il donnait plutôt, dans ces singuliers moments, était bel et bien d'arrêter consciemment sa marche, de stopper la mécanique de son corps, comme pour reprendre possession de lui-même et jeter un regard enveloppant sur le monde. Le monde tout entier, dans son unité profonde, paradoxale et cachée, sans rien excepter – ce que seule une immobilité totale, en plein milieu de l'agitation grouillante d'une cité moderne, pouvait sans doute lui permettre de faire.

C'était bien cela probablement : il devait retrouver, d'instinct, qu'il les eût observés directement ou non dans son enfance, les exercices de certains moines d'Orient ; cet entraînement sévère qui consiste, au centre d'une grande ville remuante, à cultiver sa tranquillité intérieure au milieu des passants affairés, soit en restant cloué sur place, tout muscle détendu et parfaitement relâché, en état de relaxation flottante, les bras ballants, soit, mieux encore, en se déplaçant précautionneusement parmi la foule, avançant avec une lenteur caricaturale, centimètre par centimètre, comme s'il était possible par ce moyen à la fois simple et ardu, cette allure d'escargot des forêts, de sortir hors de la vie qui suit son cours au tempo ordinaire, de s'extraire hors du monde, celui de la vitesse normale, pour explorer, à son gré, les abîmes de l'infiniment petit.

Ou bien, fallait-il admettre la possibilité d'un dérangement nerveux ? Ou même encore, superposer, décalquer les unes sur les autres toutes ces différentes hypothèses ?

Cependant, l'extase, ou le malaise, ne durait jamais bien longtemps.

Le vieil homme déconnecté, déboîté sur son coin de trottoir, dans la rue Coquillière, reprenait sa promenade.

Bientôt, empruntant la rue de Richelieu, il bifurquait vers le nord. Plus d'une fois, Ivan, après avoir passé la journée à la Bibliothèque nationale, avait vu surgir sa silhouette sur le trottoir d'en face, longeant la grille du petit square de Louvois, dans la pénombre, au crépuscule, par des soirs d'hiver. Il était invariablement vêtu d'un épais manteau qui accentuait l'impression de force rigide émanant de sa charpente. Et impassible, son visage terne comportait aussi un côté compact. En saisir l'expression exacte était difficile. Y compris à proximité immédiate du réverbère, vers l'entrée du square, il était impossible d'en apercevoir les traits : on aurait dit que la peau, lourde et mate, ne renvoyant pas la lumière, l'absorbait. C'était étrange : on le voyait sans le voir. A moins qu'il ne l'eût expressément voulu, il était aussi hors de question d'échanger avec lui un regard : ses yeux semblaient insaisissables. Et d'ailleurs, il n'avait pas, comme tout un chacun, un regard unique, mais toute une panoplie à sa disposition, tout un faisceau d'une mobilité extrême, tel le phare dont on voit soudain la lumière trouer la nuit brumeuse, et tourner d'une manière imprévisible sur les falaises lointaines, au bord de la mer.

Lorsque la silhouette se détachait brusquement de l'ombre, à la hauteur du petit portail de fer du square de Louvois, Ivan ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sursaut intérieur.

C'était presque une apparition, un surgissement de fantôme, bien qu'il ne crût pas un traître mot, évidemment, de toutes les histoires occultes.

Parfois le vieux passant, au lieu de contourner le square de Louvois sur la gauche, y pénétrait. En le traversant, il passait à côté de la large vasque qui occupe le centre du jardin, sans daigner jeter un coup d'œil aux quatre plantureuses déesses, symboles des quatre grands fleuves de France, régnaient sur cette fontaine - une indifférence relative qui ne le privait nullement de la conscience qu'elles étaient là, toutes les quatre, à le regarder chaque fois d'un air débonnaire.

Mais qu'il eût traversé le square ou pas, il se retrouvait peu après dans la courte rue de Louvois, au terme de sa promenade.

Encore quelques pas et, arrivé enfin devant une discrète devanture, il disparaissait.

Prestement, il venait de s'engouffrer dans l'entrée d'un modeste restaurant dont l'enseigne portait, calligraphié en rouge, avec élégance, ces quatre caractères : « Jin-zhu Fan-dian » - autrement dit Bistrot du Bambou d'Or.

« Bonsoir, Père Wang ! » nasilla la serveuse d'une voix placide, dans un français assaisonné d'un fort accent chinois.

Il était encore trop tôt et le restaurant était vide. Sur chacune des petites tables, les nappes blanches étalaient leur air bien sage et propre. L'atmosphère était feutrée. Même quand des clients arrivaient, plus tard dans la soirée, ils ne réussissaient pas à rompre le charme en demi-teinte du lieu. Instinctivement, chaque convive baissait un peu la voix. Les conversations les plus animées tournaient à la confidence. Même le heurt d'un couteau sur une assiette, dans le cas où un client avait préféré éviter de faire trop la preuve de son incompetence à manier les baguettes, apparaissait un peu étouffé, amorti, en vertu d'une mystérieuse propriété de l'espace, une certaine force apaisante qui se dégageait d'on ne sait où, peut-être de la personnalité et du caractère du propriétaire des lieux : l'heureux possesseur, le génie du Bambou d'Or.

D'ordinaire, le Père Wang dînait seul dans un coin à l'écart, sur la droite, non loin des cuisines et aussi tout près de la caisse. Il pouvait ainsi échanger commodément quelques mots, de temps à autre, avec la femme du patron, qui se plaisait par-dessus tout à encaisser la monnaie, et plus rarement avec le patron lui-même, caché derrière un rideau, le bon génie, à qui revenait le rôle de cuistot principal. De son vigoureux bras gauche, il était fort occupé à faire sauter l'énorme poêle concave dans la haute flamme nue du fourneau, et, jusqu'à la fermeture, il n'avait que le temps de passer et encore à de très longs intervalles, un crâne chauve à travers le

rideau qui le séparait de la salle, pour y évaluer d'un furtif coup d'œil le nombre des clients.

Plus d'une fois, Ivan avait partagé, comme en famille, le repas quasi quotidien du Père Wang au Bambou d'Or. Il se sentait bien, enveloppé avec lui dans la douillette tiédeur, bercé dans le cocon maternel de ce minuscule bistrot chinois. Il régnait là une discrète élégance, un équilibre de bon aloi. Et le temps s'arrêtait, le temps de boire ensemble une bouteille de Bordeaux, et puis encore une demi-bouteille : c'était là une mesure qui leur avait convenu pendant des années ; une seule n'aurait pas suffi et deux auraient été trop. Une application, parmi d'autres, d'un adage chinois – mais tout autant grec – que le Père Wang s'évertuait à enseigner à son élève : « Ni trop ni trop peu ».

Et dans ce coin de Chine, caché, blotti au cœur de Paris, avec le temps, l'espace s'évanouissait aussi. On y jouissait des bénéfices d'une extraterritorialité provisoire. L'étroite porte franchie, on s'y trouvait comme entre parenthèses, plus écarté du monde réel que si l'on eût été plongé dans quelque lecture palpitante, sur les longues tables communes de la Bibliothèque nationale, toute voisine.

Ce soir-là une bise glaciale soufflait sur Paris.

Ivan s'en souvenait avec précision. Il avait laissé sous l'abat-jour, à sa place numérotée, toujours la même, cent quarante-quatre, une pile de livres et un tas de feuillets en désordre. Il travaillait à une biographie de Huang Zun-xian, ce diplomate chinois, en poste à l'ambassade de Tokyo vers la fin du dix-neuvième siècle, qui était aussi poète et qui s'était entiché du Japon à un point tel, qu'il avait composé des chroniques versifiées sur sa géographie et son histoire, ses mœurs et ses coutumes.

Dans la rue de Richelieu, le froid le revigora : un froid très peu japonais, beaucoup plus sec, et qui lui convenait à merveille ; rien de tel pour cristalliser la pensée.

Il frissonnait avec plaisir, le cerveau parfaitement clair. Il n'y avait qu'une rue à traverser pour rejoindre le Père Wang à sa table, au Bambou d'Or.

En général, la conversation démarrait péniblement, des bribes de phrases, arrachées à contrecœur. Il leur fallait à tous deux du temps pour sortir du confort de la solitude. En début de repas, le Père Wang donnait toujours l'impression d'être fâché avec les mots et les idées. Et avec son vis-à-vis. En réalité, il n'était pas tout à fait là, il n'était pas encore vraiment arrivé, alors même qu'il se trouvait en chair et en os assis en face de vous, la mine sévère, l'air revêché comme un vieux misanthrope.

Et puis, petit à petit, il se déridait ; ses monosyllabes en venaient à se lier les uns aux autres ; des portions de phrases s'ébauchaient. Son parler heurté qui, même en un excellent français, conservait avec nostalgie un soupçon de staccato propre au chinois classique, devenait progressivement plus fluide. Les silences se raréfiaient, le dialogue prenait tournure.

Cette fois-ci, néanmoins, le Père Wang avait mis encore plus de temps que d'habitude pour s'échauffer.

Il était présentement en train de suivre des yeux la serveuse, d'un air soucieux, gravement préoccupé.

- L'as-tu remarqué ? fit-il en s'adressant brusquement à Ivan. Mais regarde-la donc, enfin ! Elle aguiche les hommes ! C'est phénoménal ! Et elle ne s'en rend même pas compte, encore ...

Sur l'injonction du Père, Ivan appuya un peu plus son regard en direction de la serveuse.

Peu à peu, la petite salle s'était remplie et l'unique serveuse avait fort à faire, allant et venant d'une table à l'autre à la manière d'un fin papillon qui butine et laissant, dans son sillage, une multitude de petits éclairs d'électricité nerveuse. Le service était efficacement expédié, on ne savait comment. Semblant oeuvrer sans but, on voyait voltiger ses longs doigts couleur de crème d'or, et la précision avec laquelle les plats atterrissaient sur les tables était surprenante. Ses bras dansaient. Tout son corps ployait, telle une tige de roseau flexible, qu'une force extérieure aurait mue : un vent tourbillonnant ; ou bien un ingénieux mécanisme de contrôle à distance. Dans son travail, elle prêtait son corps, elle n'engageait pas complètement son âme. En cela, aussi chinoise que le Père Wang, elle donnait comme lui l'impression déconcertante de ne pas être entièrement là où elle était : une faculté de fuir, d'échapper à l'enfermement de la portion d'espace où se déroulait la scène par une fente, une fêlure invisible.

Et c'était vrai. Involontairement sans doute, elle agaçait les nerfs des hommes. Maintenant que le Père Wang lui en faisait la remarque, Ivan s'apercevait qu'il avait été tout de suite sensible à son charme : dès les hors-d'oeuvre, les filaments de méduse froids qu'elle avait servis au début du repas. Sagement cachés sous de longues manches blanches qui les moulaient sans un pli, ses gracieux avant-bras s'étaient rapidement agités sous son nez, auprès de son verre et de son assiette, et ces mouvements innocents et polis possédaient une aura de lascivité secrète. Un fin rayonnement émanait du bel épiderme lisse et doré, et tous ces gestes délicats, sur la droite, sur la gauche, par-devant, par-dessous, étaient indirectement un langage, une série de petits coups de griffe, provocants, attractifs.

Absorbé dans l'observation de la charmante serveuse, Ivan en oubliait le riz tout blanc qui tiédissait devant lui, dans un bol bleu. Le Père Wang, de son côté, avait à moitié vidé le sien, et reposé ses baguettes avec soin, parallèlement au rebord de la table, afin de ne pas les pointer impoliment en direction de son jeune commensal. Et, discrètement, il n'avait pas cessé d'observer le jeune homme ; observer l'observateur à son insu. Le sang bouillant d'Ivan, dans les jeunes veines souples, élastiques, il le sentait, il le voyait pulser. C'était, indéniablement, l'un de ses plaisirs à l'inviter souvent à sa table : la coulée du magma intérieur, la poussée de la marée rouge, il les revivait dans son corps de vieillard. Et sans trop de danger à présent. Comme au spectacle, avec détachement.

Tout à coup il décida d'arracher Ivan à sa contemplation.

- Ton riz refroidit. Ce que c'est quand même que le pouvoir de la femme, mon vieux ! Et de la femme chinoise, qui pis est ! Si naturellement animale et tenant de la fée ... Céleste et magicienne. En pantalon ! Mâle et femelle : deux en un ; un en deux ! L'humanité est coupée : évident comme le nez au milieu de figure ; tellement clair que c'est difficile à voir. Et pourtant, c'est toujours de ce sacré animal humain qu'il s'agit !

- Elle a un charme fou, cette nouvelle serveuse ... dit Ivan, en la suivant encore des yeux. Ensorcelante ...

- Tu peux être sûr qu'elle m'ensorcelle moi aussi, répliqua le Père, avec un sourire en coin. Malheureusement, elle est mariée : rien à espérer. Encore que l'on ne sache jamais ...

- Je pensais que ces préoccupations n'étaient plus de votre âge, Père Wang.

- Sais-tu bien quel est mon âge au juste, Ivan ? A Pékin, mon vieux, quand j'y suis retourné à quarante ans d'intervalle, après presque un demi-siècle d'exil, dès l'aéroport, les fonctionnaires se sont empressés de me questionner pour savoir si j'étais marié. Et j'ai répondu : « Mon épouse a deux mille ans ! ». Ils n'ont pas dû saisir la plaisanterie. Et, entre nous soit dit, je suis encore bien plus vieux que ma bien-aimée compagne d'Occident. Alors, tu t'imagines ! Seulement si je me laissais rapatrier, ils seraient bien capables de m'offrir une petite Chinoise, là-bas ... Tu te rends compte ? Enfin ! Pour te confier un secret, écoute : mes artères, ma tuyauterie, tout est d'une élasticité étonnante, à toute épreuve, voilà ! Oui, à toute épreuve : c'est de la sorcellerie, et pourtant tout ce qu'il y a de plus explicable. Si tu veux, je t'en toucherai deux mots ou trois, mais un autre jour. Pas aujourd'hui. Tu vois, mon vieux, je me demande même parfois si, par hasard, je ne serais pas plus juvénile, plus ardent que ... que toi, par exemple !

La remarque touchait Ivan au vif.

Il venait d'avoir vingt-neuf ans et les années en « neuf » étaient les plus pénibles : celles où se produisent les catastrophes ; la dernière rampe à franchir, avant d'arriver au sommet du pic ; et uniquement pour y découvrir le profil de la montagne suivante à gravir. Juste au moment de tourner une page nouvelle, toute blanche, un léger vertige vous prenait. En français, le mot « corps », dur comme un noyau, une amande, semblait d'une solidité imposante. Mais cette forme, insidieusement, bougeait, tournait, devenait un précaire abri. Le corps vous trahissait, on ne pouvait pas compter sur lui : c'est-à-dire pas compter sur soi. L'ennemi, la décomposition était dans la citadelle. On ne devait se fier à rien.

Honteusement, il cherchait à oublier ce petit incident, dans une grande librairie, ce bref flash noir qui l'avait saisi au cerveau. Il était resté longtemps accroupi à feuilleter des dizaines de volumes, sur les étagères les plus basses ; personne ne venait dans ce recoin tranquille ; il s'enivrait des odeurs de l'imprimé, de la reliure, du papier et de la colle. Et, en se relevant, soudainement, il avait été surpris par une pellicule de nuit noire, interposée un court instant, mais perceptible, devant la lampe de la conscience.

Par pure négligence, il n'était pas en forme en un mot ; et il hésitait à se l'avouer. Plus grave même, il manquait d'entrain. Il ne savait plus trop où se diriger.

Et le Père Wang n'avait pas tort : l'allant de certains vieillards était stupéfiant. Il y avait, entre autres exemples, Yvonne de Brémure, la célèbre pianiste, modèle de jeunesse, qui mordait dans la vie à belles dents : il la revoyait, rayonnante, danser sur la scène, pour indiquer un rythme à un élève, salle Cortot. Et, au contraire, ne manquaient pas les jeunes hommes aux traits tirés, aux joues caves, le cheveu dégarni, comme celui par exemple qu'Ivan avait aperçu, aux alentours du musée Guimet et de l'Institut des Hautes Etudes, pâle, tenant un livre chinois à la main, comme une Bible, comme une bouée. Les yeux fixés sur un horizon imprécis et lointain, il semblait dériver dans une atmosphère irréaliste de vaisseau fantôme.

Ivan n'en était pas encore là, mais il se sentait embarqué dans cette direction néfaste, pris dans un courant mauvais, puissant et fascinant, dont il commençait à désespérer de pouvoir jamais desserrer l'étreinte. Lentement, insensiblement, le plateau du théâtre tournait, et avec une logique bizarre, une orientation déroutante et inexorable.

Le vieillissement constituait le piment de la vie. Et il se passait des choses étranges : les nourrissons avaient souvent des têtes parcheminées de vieillards ; et les vieillards étaient parfois roses et joufflus comme des bébés.

A la dérobée, Ivan tenta de glisser un regard en direction du visage du Père Wang.

Peine perdue ! Il avait l'art d'interposer un écran de fumée, comme du noir de seiche devant l'observateur, pour s'esquiver, ne pas être vu.

Ses yeux pétillaient de malice. Sur son crâne puissant, rasé de près, le poil repoussait dru. On entrevoyait, sous les manchettes de la chemise, une peau mate et ferme, lisse, élastique.

- Le grain de la peau orientale est plus fin, plus souple, déclara soudain le Père Wang, d'un ton sentencieux. L'épiderme occidental présente des caractéristiques aqueuses.

Ivan accusa le choc.

Le Père Wang était aussi français que chinois : il aurait été difficile de le taxer de racisme. On l'avait baptisé « François » pour mieux faire couleur locale. Et, bien entendu, il possédait un prénom chinois, « Jia-cheng » que l'on pouvait traduire, à quelque chose près, par « Perfection de la famille ».

Finalement, on ne savait plus comment l'appeler. Né en Chine, près de Suzhou, près du lac Taihu, là où les filles sont, dit-on, les plus belles du pays, il avait vécu presque une moitié de siècle aux antipodes de chez lui. Bon gré mal gré, la terre étrangère était devenue une autre terre natale ; si bien que, de fil en aiguille, pour avoir résidé plus longtemps dans la deuxième que dans la première, le Père Wang, maintenant, n'était plus en fait de nulle part.

- Mais rassure-toi, Ivan ! Car tu fais partie de ces exceptions qui toujours confirment la règle : tu as la peau veloutée. Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Comme une pêche ! Veloutée comme une pêche d'immortalité ...

A ce moment, une vision passa devant les yeux d'Ivan. Il eut comme une absence.

« Le couteau ! Au plus vite, retirer le couteau de sa gaine ! » Déjà, l'autre s'était jeté sur lui, et ils s'étreignaient. Il sentait son haleine lourde, puant le gros mâle : l'ail, le piment, la sueur. Sa vareuse était trempée ; ils échangeaient leurs fluides.

« Sortir le couteau ! Sortir le couteau à tous prix, par derrière ! » Il avait le menton planté dans son épaule : c'en devenait comique. Il pouvait écouter distinctement leurs deux souffles rauques de carnassiers acharnés sur leur proie, chantant en rythme le duo guerrier de l'amour : pour se tuer, ils s'embrassaient.

Halluciné, il contemplait, à en avoir le vertige, un petit coin de peau jaune, qui commençait à rosir sous l'effort. Il devinait le sang foncé, montant, poussant par-dessous. Et là, près d'un lobe d'oreille mal dessiné, un petit grain noir. Il n'aimait pas trop ça, les lobes mal attachés à la joue.

D'un sursaut, il se dégagea. Il avait enfin réussi à dégainer son poignard, mais il se demandait s'il aurait le temps de s'en servir. A sa gorge, une douleur montait, implacable. Il s'efforçait de ne pas respirer. Incroyable le temps qu'on pouvait tenir ainsi, sans respirer.

« Ramener la main d'urgence ! Ramener la main ! » Il faisait des efforts désespérés pour redresser le bras vers l'avant.

« Frapper ! Il faut frapper ! » Il ne voyait plus rien, il fallait frapper ou mourir : un choix très clair. La longue journée tirait à sa fin. Au loin, les mamelons vert tendre des collines s'étaient depuis longtemps fondus dans le vert sombre tout proche, presque noir, de leurs uniformes humides.

« Rapprocher le coutelas. Et enfoncer, enfoncer l'eustache ! » Son bras était raide, paralysé, ridiculement pointé vers le haut, en direction du ciel, comme pour chanter l'Internationale : il n'y avait pas moyen d'enfoncer.

On était voisins, camarades. Et en bons voisins, depuis des siècles, on s'étripait. Rien n'avait changé. On avait expliqué, démontré qu'on était alliés ; et puis qu'on ne l'était plus. D'ailleurs on ne parlait pas la même langue. Malgré bien des mots semblables, on avait du mal s'entendre. On ne chantait pas exactement les mêmes chansons. On ne mangeait qu'à peu près la même cuisine.

« Abaisser le bras d'un grand coup ! Abaisser le bras à toute force ! »

Il se démenait sans résultat, dans un noir de cirage. Mais des lueurs rougeâtres lui passaient devant les yeux. La fin approchait : il se sentait à la limite de tout lâcher. Comme dans un rêve bienheureux, les mouvements allaient redevenir faciles. L'atroce contraction musculaire allait cesser, faire place enfin à une détente complète, une grande mollesse : la récompense. Il suffisait d'endurer, de patienter encore un peu. En attendant, comme cela faisait mal ! Insupportable. Durer coûte que coûte. Encore un peu. La fin allait venir. Très lentement. Très doucement. Là ... ! Là !

Il eut le sentiment que son bras s'abattait comme une massue. Tout le poids de son corps, de son dos était concentré dans ce bras. Le bras s'était enfoncé sans peine dans une substance molle. Au bout, il y eut pourtant une résistance imprévue ; il entendit un craquement d'os, en même temps qu'un jet tiède et poisseux lui giclaient au visage, lui mouillait les mains, les joues. Cela s'écoulait lentement, exactement comme dans un songe. L'odeur âcre montait. Une odeur de sel. Il n'eut pas le courage de regarder ses mains. Il avait compris.

Il venait de tuer l'un de ceux d'en face : son homologue.

Le Père Wang saisit brusquement ses baguettes et d'un geste précis, enfila vivement un petit morceau de champignon parfumé dans sa bouche.

- Mais où étais-tu donc ? Tu rêvais ? Je t'ai vu tout hébété un bon moment. Tu t'étais comme absenté. Tiens, à propos ! As-tu feuilleté Le Monde de ce soir ? On s'étripe une fois de plus à la frontière sino-vietnamienne. Depuis des siècles, rien de nouveau sous le soleil. Donne-moi deux frontières : les Etats-Unis et le Mexique, la Birmanie

et la Thaïlande ; et je te conterai l'éternelle histoire des rapines et des guerres. Quant au Monde, tous les dix ou vingt ans, on croirait lire exactement le même journal.

Ivan avait beau l'admirer, il était un peu choqué par la tranquillité presque cynique du Père Wang. Celui-ci ne se laissait désarçonner par rien ; il accueillait avec un flegme admirable les scandales les plus éhontés. On aurait même pu croire qu'il s'en délectait, invariablement serein, jubilant jusque dans la boue, pleinement assuré de n'en être pas éclaboussé. Ce grand calme des profondeurs impressionnait Ivan, mais il en était quand même parfois agacé. Son sang ne faisait qu'un tour dès qu'il apprenait l'une de ces nouvelles suffocantes dont on dirait qu'elles s'ingénient à dérouter les esprits, à démonter par a plus b la versatilité de toutes les choses – peut-être même la folie universelle.

Comme tant d'autres, Ivan avait sincèrement compati au malheur, au martyr du Vietnam. Il suffisait de jeter un coup d'œil sur une carte pour remarquer ce qu'avait déjà de pitoyable cette mince bande de terre renflée aux deux extrémités, effilée au milieu, tordue, torturée, comme sur le point de se rompre, de se disloquer : refoulée vers la mer, poussée par ses voisins, une bordure, une sorte de marge géographique. Et sur ce bout de terre, ce bout du monde, pendant des dizaines et des dizaines d'années, on s'était tué et entretué ; on avait injecté dans le sol des flots de sang en pure perte, et sans faire reculer d'un pas la misère, la famine. Et comme le rappelait le Père Wang, cela ne datait pas d'hier, il en avait toujours été ainsi. Les bombes à bille américaines étaient cruelles et puissantes, mais tout avait commencé bien plus tôt, jadis avec des dards chinois, les flèches des voisins, le prestigieux empire du Nord dont on avait reçu la culture, les caractères d'écriture, mais qu'on détestait d'une haine si tenace qu'à présent encore, les Américains chassés, la guerre reprenait avec ces Chinois pourtant amis, alliés, prodiges en soutien jusqu'à une date toute récente : le moyen de s'y retrouver !

Ainsi qu'à travers un brouillard, Ivan réaperçut subitement le tendre visage du Père Wang, rigoureusement immobile, solidement assis en face de lui, vaguement ironique. Il s'était oublié à réfléchir, et une nouvelle fois, sans qu'il en eût eu conscience, il n'avait pas cessé d'être la cible de l'œil attentif de son mentor.

- Vois-tu, reprit le Père, il en est un peu des hommes comme des poissons. Il en existe de toutes les couleurs : rouges et jaunes sous l'équateur, gris-bleu dans les mers du nord. Certains ont le corps moucheté d'élégants pois blancs, d'autres, strié de superbes lignes noires. La gueule des uns est ronde, le museau des autres est pointu comme celui de l'anguille. Et tous se mangent entre eux ; c'est pourquoi les petits sont infiniment plus nombreux que les gros. Il en est qui s'accouplent, tels le requin et la raie ; mais la plupart se bornent à mélanger en vrac les œufs et la semence, dans la mer. Sans compter les excentriques, comme ces mâles qui couvent dans la bouche. Et pourtant, il existe une différence de taille, vraiment fondamentale entre les poissons et nous : c'est que ce diable d'animal humain peut se permettre de faire, ou simplement de penser, imaginer quelque chose d'inouï, d'inattendu, d'incroyable, contraire aux usages, niant la règle, ridiculisant la loi naturelle. Regarde un peu par exemple ce gros poisson, ce grondin qui gronde de colère si on l'attrape. Les yeux furibonds et cruels, la gueule béante, il guette un adorable petit poisson jaune, qui s'ébat entre deux eaux, content de lui-même, savourant la vie, sans se douter de la présence de l'autre, énorme, qui l'observe de coin, par en dessous. Et juste comme la gueule s'apprête à

se refermer sur sa proie, imagine que le gros poisson, tout d'un coup, se ravise, virevolte et s'éloigne, en ondulant débonnairement la queue. Imagine un peu ! La Bonne Nouvelle, chez les poissons ! Et dans des cas rares, cela doit réellement se produire ainsi chez eux. Et chez nous, les sacrés animaux humains, un tout petit peu moins rarement ... On m'a dit qu'un temple, à Nagasaki, abrite un curieux musée des armes, à commencer par les arcs et les flèches, toute la collection des dards et des piques, les hameçons si astucieusement recourbés afin de les rendre plus difficiles à retirer des chairs, bref tout ce qui est ingénieusement sorti de l'imagination fertiles des hommes, sitôt qu'il s'agit de partir à la chasse, ou à la pêche de ses semblables. Des espèces variées de filets cernant, des sortes de mailles bien tressées, des trappes, des bâtons pointus, ce que l'on a pu en inventer ! Et pourtant, la force paradoxale de l'esprit, je te le répète, c'est qu'il reste encore libre de rêver que les faibles, d'une certaine manière, sont toujours plus forts que les plus forts.

Sans transformer quand même ses propos de table en sermons, le Père Wang devait se sentir infiniment plus à l'aise en face des nappes blanches du Bambou d'Or que perché sur la chaire de Saint-Eustache.

D'après lui, un repas était aussi une cérémonie en son genre. A table, s'accomplissaient des transformations fantastiques, mystérieuses, surnaturelles, toute une alchimie qui valait son pesant d'or. Rien de très spécial, en apparence : il semblait tout naturel de s'asseoir devant des mets arrivés là comme par miracle. Et, en contemplant avec avidité les fruits de la sueur du paysan, de l'éleveur, du jardinier, on oubliait vite, et volontiers, les soucis venant du gel, ou de la sécheresse ; on restait à bonne distance des intolérables grossièretés des camionneurs. A table, qu'on fût seul, deux, ou plusieurs, les langues travaillaient ferme : il s'agissait de s'assimiler de la substance, de communier avec les sucres de la terre.

Un bon repas ! Le Père Wang y pressentait la clef des mondes, le fin fond de toutes choses, tant charnelles que spirituelles : une expérience religieuse. Pas une assemblée de convives, pas une table d'où il ne pût réussir à faire jaillir une petite étincelle de divinité : le miracle survenait, tantôt aux hors-d'œuvre, tantôt aux desserts. A la longue, Ivan en était arrivé à l'anticiper, à le guetter avec une pointe d'impatience pour le déguster, le moment venu, pour s'en délecter. Cela tenait du spectacle.

Il y avait même, de temps à autre, de véritables coups de théâtre.

- Imagine ! reprit le Père. Je me trouvais l'autre jour à mon poste, sur la chaise d'osier du confessionnal, à Saint-Eustache. Je relève le mince volet de bois sec, me penche avec sollicitude vers le treillis de la petite fenêtre, sans jeter un regard à l'intérieur, mais attentif, tout oreilles, et à ce moment précis, j'entends distinctement ces trois mots : «Merde ! Un Chinois ! »

Effaré, Ivan ne savait qu'ajouter : c'était édifiant ! Tout se passait comme si le Père avait pris plaisir à l'embarrasser, voire à le ridiculiser, en se ridiculisant lui-même. Il se moquait de tout et de tous, il se moquait du monde ; et sans s'épargner, avec un grain de masochisme souriant. Caustique, mais s'arrangeant on ne sait comment pour conserver un air bon enfant, obstinément il cherchait – cherchait quoi donc ? – avec son regard fureteur, cet esprit qui fouillait tout, pénétrant comme une lame le défaut des cuirasses.

- J'ai fait semblant, tu penses bien, de n'avoir pas entendu, poursuivit le Père. Je suis resté impassible, à l'orientale. Et avec sang-froid, comme si de rien n'était, j'ai mené à bien jusqu'au bout ma confession auriculaire ... A propos ! prendrais-tu, au dessert, des mangues fraîches ? Oui, tiens ! on va demander des mangues. Et puis des litchis frais aussi, s'ils en ont ! Et même, pendant que nous y sommes, pourquoi pas aussi des *ba-si-ping-guo* ?

Ivan acquiesça avec joie.

Il adorait la petite cérémonie des vraies *ba-si-ping-guo*, ces « pommes dont on tire des fils de soie ». C'étaient des pommes cuites au four et caramélisées. Quand la serveuse s'empressa de les apporter, toutes chaudes, sur leur table, elle posa également à côté une bassine d'eau glacée. Puis, d'une main preste, elle plongea chaque quartier de pomme, brûlant, dans l'eau où nageaient des cubes de glace, non sans les retirer, tour à tour, très vite du bout de ses longues baguettes d'ivoire. Et, redéposant adroitement chaque morceau de pomme sur le plat, telle une magicienne, elle jouait des baguettes pour en extraire, d'un mouvement vif, de beaux fils de caramel cristallisé. Profitant du moment où ils étaient encore chauds et souples, elle étirait, déroulait, enroulait, brouillait les fils, avec une grâce nerveuse, s'amusant à les emmêler en un entrelacs extravagant, s'y emmêlant les doigts aussi, à demi perdue elle-même, dans la hâte de son numéro artistique, et pourtant sans cesser, au cours de cette petite affaire, de se montrer fort à l'aise, sachant parfaitement où elle entendait en venir et tenant bien les choses en main. A son sourire, maintenu impeccablement immobile, au degré le plus adorable de l'épanouissement des lèvres, on voyait bien qu'elle conservait la conscience secrète de l'efficacité de son petit jeu de chatte, aux prises avec une pelote de fils embrouillés, moitié pour réussir son effet de scène, moitié pour tenir en haleine les spectateurs dont les yeux restaient rivés sur ses exquis mains fines s'agitant en une danse toujours plus endiablée.

Enfin, tous les morceaux de pomme reposèrent dans leur plat, cristallisés à souhait, luisants, dorés d'un jaune-brun, prêts à craquer sous la dent et hérissés de fils, comme pris dans les mailles d'un filet à papillons.

C'était du plus bel effet. Le spectacle était terminé et la jolie serveuse s'éloigna, toujours très droite et fort maîtresse d'elle-même, avec cette enjôleuse vivacité qui électrisait l'espace, et irritait subtilement les nerfs d'Ivan.

Mais alors même qu'on la croyait hélas ! disparue pour longtemps, voilà qu'elle s'en revenait déjà, infatigable, obsédante, pour apporter les mangues.

- Nous voici, une fois de plus, ensorcelés ... qu'en dis-tu Ivan ? commenta sarcastiquement le Père Wang.

Ivan ne répondit pas.

Les mangues embaumaient. Leur épaisse senteur, tenace, enveloppante, s'élevait amplement sur toute la table. De part et d'autre de l'énorme noyau, on avait tranché les deux joues charnues du fruit, retroussé la peau pour dégager la pulpe, et découpé avec soin dans celle-ci de petits cubes ravissants, afin de rendre la dégustation plus

commode. Dans ces raffinements de restaurant oriental, il y avait quelque chose qui rappelait les touchantes prévenances d'une maman pour ses nourrissons.

- La mangue est véritablement la reine des fruits ... observa le Père Wang. Cette douceur, ce velouté, ce crémeux ! Ce n'est pas un fruit, c'est un gâteau. Le plaisir des dieux ! Avaler une bouchée de pulpe de mangue et mourir ...

Mais, revenue avec un malicieux sourire, la serveuse leur présentait encore l'eau-de-vie parfumée aux pétales de rose. Elle la versa méticuleusement dans de minuscules tasses, de petites cupules au fond bombé desquelles l'alcool de riz faisait apparaître une jeune beauté orientale, court-vêtue. L'image ne ressortait vraiment qu'à condition de remplir la tasse à ras bord.

Et ce n'était parfois pas tout. A la fin du repas, certains jours, il fallait encore recevoir avec humilité, de la main à la main, ou au bout de pincettes faites exprès pour cet usage, une serviette chaude, brûlante, exagérément torsadée et exhalant un parfum rare, qui achevait de vous tourner la tête.

- Somme toute, il ne manque qu'une chose, remarqua le Père Wang. Je présenterais l'addition, s'il ne tenait qu'à moi, dans une soucoupe spéciale, en porcelaine, et que le céramiste aurait décoré d'un minuscule point rouge : juste une petite goutte de sang frais ...

Et sur ce bon mot, typique de la forme d'humour qu'il cultivait, le Père Wang régla la note.

A peine sortis du Bambou d'Or, ils se séparèrent.

- Je n'ai que le temps de récupérer mes papiers avant la fermeture de la Bibliothèque nationale, dit Ivan. Je vous souhaite le bonsoir, mon Père.

- Ton travail avance ?

Ivan répondit par une moue significative.

- Quel est le numéro de ta place aujourd'hui ?

- 144 !

- Aïe, aïe, aïe ! Très mauvais signe. Deux chiffres quatre : deux morts ! fit-il en s'éloignant.

Sans y attacher d'importance, Ivan connaissait bien cette absurde superstition chinoise : le chiffre quatre se prononçait dans cette langue d'une façon très voisine du mot signifiant « la mort ». A cause de ce sens redoutable, il valait mieux éviter les numéros de rue ou d'étage, les nombres où figurait ce chiffre.

Seulement par bravade, il faisait parfois exactement le contraire.